**La métaphysique**

**Le programme d’Aristote et son ambiguïté**

*La connaissance*: « Tous les hommes désirent naturellement savoir » (*Métaphysique* A, 1)

* l’expérience (*empeiria*) : connaissance du particulier
* l’art (*technè*) : connaissance générale, de l’universel
* la science (*épistémè*) : connaissance de la cause, du pourquoi (*dioti*)
* la sagesse (*sophia*) : connaissance des *premières causes* et des *premiers principes*

*La sagesse, science « recherchée », divine* (A, 2). Opinions communes :

* connaissance de tout « autant qu’il est possible » (sans la science de chaque chose)
* connaissance des choses les plus difficiles
* connaissance la plus exacte des causes, plus capable d’enseigner
* connaissance pour elle-même, fin en soi
* science dominatrice

Donc science de ce qui est le plus universel : premiers principes, premières causes, fin de toute chose, Souverain Bien

Science divine (cf. Avicenne : *Liber de scientia divina*) : a) seul Dieu peut vraiment la posséder, b) Dieu est cause et principe (les réalités divines en général)

*Les différentes réponses* (A, 3-6)

* + *l’explication par la matière* (Thalès : l’eau ; Anaximène et Diogène : l’Air ; Héraclite : le Feu ; Empédocle : éléments simples.)
	+ *l’explication par l’intelligence* (Hermotime et Anaxagore de Clazomène)
	+ *l’explication par les idées* (Pythagore : les nombres, Platon : les Formes)

*La science de l’être en tant qu’être*:

* + ce qui est commun à tout
	+ ce qui est propre à chaque chose *en tant* qu’elle est (existe, est une chose)

*La science de la substance*

* + l’être (« être ») se dit en plusieurs sens : principalement de la substance, et de ce qui est relatif à la substance (déterminations, causes, négations)
	+ Autant de parties de la philosophie qu’il y a de substances : philosophie première, philosophie seconde
	+ Le philosophe spécule sur toutes choses (questions que ne traitent pas les sciences particulières) : par exemple, l’identité de Socrate et de Socrate assis.
	+ Objet : les substances et leurs attributs (généraux : antérieur et postérieur, genre et espèce, tout et partie)
	+ Les premiers principes – le principe de contradiction

*La science de la première substance : Dieu – théologie*

* + la science première a pour objet ce qui est éternel, immatériel (séparé), divin
	+ La théologie comme science théorétique la plus haute
	+ « universelle parce que première »

 Physique + logique (instrument)

 **Théor(ét)ique** Mathématique

 Théologi(qu)e

 **Philosophie**

 Ethique

 **Pratique** Economique vs poiétique

 Politique

**La philosophie, science première, des premières causes, libre, divine**

Nous concevons d’abord le philosophe comme possédant la *totalité du savoir*, dans la mesure du possible, mais sans avoir la science de chaque objet en particulier. Ensuite, celui qui arrive à connaître les *choses ardues et présentant de grandes difficultés pour la connaissance humaine*, celui-là aussi est un philosophe (…) En outre, celui qui connaît *les causes* avec plus d’*exactitude* et qui est plus capable de les *enseigner* est, dans toute espèce de science, le plus philosophe ; et, parmi les sciences, celle que l’on choisit *pour elle-même*, et à seule fin de savoir, est plus philosophique qu’une science subordonnée : il ne faut pas, en effet, que le philosophe reçoive des lois, il faut qu’il en donne ; il ne faut pas qu’il obéisse à autrui, c’est à celui qui est moins philosophe de lui obéir.

(…) Il en résulte que la connaissance de toutes choses appartient nécessairement à celui qui possède la *science de l’universel*, car il connaît, d’une certaine manière, tous les cas particuliers qui tombent sous l’universel. Mais aussi il est extrêmement difficile pour les hommes d’arriver à ces connaissances les plus universelles, car elles sont le plus *en dehors de la portée des sens*. - Les sciences les plus exactes sont celles qui sont le plus sciences des *principes*, et celles qui partent de principes plus *simples* sont plus exactes que celles qui partent de principes plus complexe, comme l’arithmétique est plus simple que la géométrie (…) – *Connaître et savoir pour connaître et savoir*: tel est le caractère principal de la science du *suprême connaissable*, car celui qui veut connaître pour connaître choisira de préférence la science parfaite, c’est-à-dire la science du connaissable par excellence. Or le connaissable par excellence, ce sont *les principes et les causes*: c’est par eux et à partir d’eux que les autres choses sont connues, et ce ne sont pas les principes et les causes qui sont connus par les autres choses qui leur sont subordonnées. – La science la plus élevée, et qui est supérieure à toute science subordonnée, est celle qui *connaît en vue de quelle fin il faut faire chaque chose*. Et cette fin est le *bien* de chaque être, et, d’une manière générale, c’est le *souverain Bien* dans l’ensemble de la nature.

De toutes ces considérations il résulte que c’est à la *même* science que s’applique le nom de philosophie : ce doit être, en effet, la *science théorétique des premiers principes et des premières causes*, car le bien, c’est-à-dire la fin, est l’une de ces causes. – Qu’elle ne soit pas une science poétique, c’est ce que montre l’histoire des plus anciens philosophes. Ce fut, en effet, *l’étonnement* qui poussa, comme aujourd’hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, ce furent les difficultés les plus apparentes qui les frappèrent, puis, s’avançant ainsi peu à peu, ils cherchèrent à résoudre des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Etoiles, enfin la genèse de l’Univers. Apercevoir une difficulté et s’étonner, c’est reconnaître sa propre ignorance (et c’est pourquoi *aimer les mythes* est, en quelque manière, se montrer philosophe, car le mythe est composé de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut pour échapper à l’ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, il est clair qu’ils poursuivaient la science en vue de connaître et non pour une fin utilitaire (…) Mais de même que nous appelons homme libre celui qui est à lui-même sa fin et n’est pas la fin d’autrui, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit *libre*, car *seule elle est sa propre fin*.

Aussi est-ce à bon droit qu’on pourrait estimer *plus qu’humaine* la possession de la philosophie. De tant de manières en effet la nature de l’homme est esclave que, suivant Simonide, « Dieu seul peut jouir de ce privilège », mais il est indigne de l’homme de ne pas se contenter de rechercher la science qui lui est proportionnée. Si, comme le prétendent les poètes, la divinité est naturellement jalouse, cette jalousie devrait surtout vraisemblablement s’exercer à l’endroit de la philosophie, et tous les hommes qui y excellent devraient être malheureux. Mais il n’est pas admissible que la divinité soit jalouse (selon le proverbe, « les poètes sont de grands menteurs »), et on ne peut pas penser non plus qu’une autre science serait plus précieuse, et celle-ci est seule la plus divine, à un double titre : une *science divine* est celle qu’il serait le plus digne pour Dieu de posséder, et qui traiterait des choses divines. Or la philosophie, seule, se trouve présenter ce double caractère : Dieu paraît bien être une cause de toutes choses et un principe, et une telle science, Dieu seul, ou du moins Dieu principalement, peut la posséder. Toutes les autres sciences sont donc plus nécessaires qu’elle, mais aucune ne l’emporte en excellence (*Métaphysique* A, 1)

**La science de l’être en tant qu’être**

*Il y a une science qui étudie l’être en tant qu’être et les attributs qui lui appartiennent essentiellement*. Elle ne se confond avec aucune des science dites particulières, car aucune de ces autres science ne considère en général l’être en tant qu’être, mais découpant une certaine partie de l’être, c’est seulement de cette partie qu’elles étudient l’attribut essentiel ; tel est le cas des sciences mathématiques. Mais puisque nous recherchons les principes premiers et les causes les plus élevées, il est évident qu’il existe nécessairement quelque réalité à laquelle ces principes et ces causes appartiennent en vertu de sa nature propre. Si donc les philosophes qui recherchaient les éléments des êtres recherchaient ces mêmes principes, il en résulte nécessairement que les éléments de l’être sont éléments de l’être non pas en tant qu’accident, mais en tant qu’être. C’est pourquoi nous devons aussi appréhender les causes premières de l’être en tant qu’être. (Aristote *Métaphysique* Δ, 1)

Il est évident qu’il appartient à *une seule science* d’étudier tous les êtres en tant qu’êtres. Or, *la science a toujours pour objet propre ce qui est premier*, ce dont toutes les autres choses dépendent, et en raison de quoi elles sont désignées. Si donc c’est la substance, c’est des substances que le philosophe devra appréhender les principes et les causes.

Mais *pour chaque genre*, de même qu’il n’y a qu’une seule sensation, ainsi *il n’y a qu’une seule science*. Par exemple, une science unique, la grammaire, étudie tous les mots. C’est pourquoi une science génériquement une traitera de toutes les espèces de l’être en tant qu’être, et ses divisions spécifiques, des différentes espèces de l’être. – Maintenant, *l’être et l’un sont identiques* et d’une même nature, en ce qu’ils sont corrélatifs, sans qu’ils soient cependant exprimés dans une même notion (…), et, en effet, il y a identité entre ‘un homme’, ‘homme existant’ et ‘homme’, et on n’exprime pas quelque chose de différent, à raison du redoublement des mots ‘un homme est’ au lieu de ‘homme est’ (…) – La philosophie aura d’ailleurs *autant de parties qu’il y a de substances* et il y aura donc nécessairement, au nombre de ces branches de la philosophie, une *philosophie première*, et après, une *philosophie seconde*. L’être et l’un tombent, en effet, immédiatement sous certains genres, et c’est pourquoi les sciences aussi correspondront à ces genres ; car le philosophe est comme le mathématicien, au sens où ce mot est employé, car il y a aussi des parties dans les mathématiques ; il y a une science première, une science seconde, et d’autres sciences dérivées.(…)

Il est donc évident (…) qu’une seule science doit donner la raison de ces notions, aussi bien que de la substance ; c’était même une des difficultés que nous avions posées. Au reste*, il appartient au philosophe de pouvoir spéculer sur toutes ces choses*. Si ce n’est pas là l’office du philosophe, qui est-ce qui examinera si ‘Socrate’ est identique à ‘Socrate assis’, si une seule chose a un seul contraire, ce qu’est le contraire, en combien de sens il est pris ? (…)

De plus, des deux séries de contraires, l’une est privation de l’autre : or tous les contraires se ramènent à l’être et au non-être, à l’un et au multiple ; ainsi le repos appartient à l’un, le mouvement à la multiplicité. Presque tous les philosophes s’accordent d’ailleurs à reconnaître que les êtres et la substance sont constitués de contraires ; tous, du moins, prennent des contraires pour principes. Pour les uns, c’est l’Impair et le Pair, pour d’autres le Chaud et le Froid, pour d’autres, la Limite et l’Illimité, pour d’autres enfin l’Amitié et la Haine. Tous les autres contraires sont évidemment réductibles à l’un et au multiple (prenons comme accordée cette réduction), et les principes des autres philosophes viennent alors s’y ranger sans exception, comme sous des genres. Il résulte donc clairement de ces considérations aussi, qu’il appartient à une seule science de spéculer sur l’être en tant qu’être (…) – Ainsi donc, qu’il appartiennent à une science unique d’étudier l’être en tant qu’être, et les attributs de l’être en tant qu’être, cela est évident ; et aussi cette même science théorétique étudiera non seulement les substances, mais encore leurs attributs, tant ceux dont nous avons parlé que des concepts tels que l’antérieur et le postérieur, le genre et l’espèce, le tout et la partie, et les autres notions de cette sorte. (*ibid*. 2, 1003b15-18)

# Ontologie/métaphysique et théologie

S’il y a quelque chose d’éternel, d’immobile et de séparé, c’est évidemment à une science théorétique (contemplative) qu’en appartient la connaissance. Toutefois cette science n’est assurément ni la physique (car la physique a pour objet certains êtres en mouvement), ni la mathématique, mais une science antérieure à l’une et à l’autre. La physique, en effet, étudie des êtres séparés, mais non immobiles, et quelques branches des mathématiques étudient des êtres, immobiles, il est vrai, mais probablement inséparables de la matière, et comme engagés en elle ; tandis que la science première a pour objet des êtres à la fois séparés et immobiles. – Maintenant, toutes les premières causes sont nécessairement éternelles, mais surtout les causes immobiles et séparées, car ce sont les causes des choses visibles parmi les choses divines. Il y a donc trois sciences théorétiques : la mathématique, la physique et la théologie. Nous l’appelons théologie : il n’est pas douteux, en effet, que si le divin est présent quelque part, il est présent dans cette nature immobile et séparée. Et la science par excellence doit avoir pour objet le genre par excellence. Ainsi, les sciences théorétiques sont les plus hautes des sciences, et la théologie est la plus haute des sciences théorétiques. On pourrait, en effet, se demander si la philosophie première est universelle, ou si elle traite d’un genre particulier et d’une seule réalité, distinction qu’on rencontre, au surplus, dans les sciences mathématiques : la géométrie et l’astronomie ont pour objet un genre particulier de la quantité, tandis que la mathématique générale étudie toutes les quantités en général. Nous répondrons que s’il n’y avait d’autre substance que celles qui sont constituées par la nature, la physique serait la science première, mais s’il existe une substance immobile, la science de cette substance doit être antérieure et doit être la philosophie première ; et elle est universelle de cette façon, parce que première. Et ce sera à elle de considérer l’être en tant qu’être, c’est-à-dire à la fois son essence et les attributs qui lui appartiennent en tant qu’être (E, 1, 1026a28-32).

**Descartes** *Lettre-préface* aux *Principes de la philosophie*

J’aurais voulu premièrement y expliquer ce que c’est que la philosophie, en commençant par les choses les plus vulgaires, comme sont : que ce mot *philosophie* signifie l’étude de la sagesse, et que par la sagesse on n’entend pas seulement la prudence dans les affaires, mais une parfaite connaissance de toutes les choses que l’homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé et l’invention de tous les arts ; et qu’afin que cette connaissance soit telle, il est nécessaire qu’elle soit déduite des premières causes, en sorte que pour étudier à l’acquérir, ce qui se nomme proprement philosopher, il faut commencer par la recherche de ces premières causes, c’est-à-dire des principes ; et que ces principes doivent avoir deux conditions : l’une, qu’ils soient si clairs et si évidents que l’esprit humain ne puisse douter de leur vérité, lorsqu’il s’applique avec attention à les considérer ; l’autre, que ce soit d’eux que dépende la connaissance des autres choses, en sorte qu’ils puissent être connus sans elles, mais non pas réciproquement elles sans eux ; et qu’après cela il faut tâcher de déduire tellement de ces principes la connaissance des choses qui en dépendent, qu’il n’y ait rien en toute la suite des déductions qu’on en fait qui ne soit très manifeste. Il n’y a véritablement que Dieu seul qui soit parfaitement sage, c’est-à-dire qui ait l’entière connaissance de la vérité de toutes choses ; mais on peut dire que les hommes ont plus ou moins de sagesse à raison de ce qu’ils ont plus ou moins de connaissance des vérités plus importantes. Et je crois qu’il n’y a rien en ceci dont tous les doctes ne demeurent d’accord.

(…) la vraie philosophie, dont la première partie est la métaphysique, qui contient les principes de la connaissance, entre lesquels est l’explication des principaux attributs de Dieu, de l’immatérialité de nos âmes, et de toutes les notions claires et simples qui sont en nous. La seconde est la physique, en laquelle, après avoir trouvé les vrais principes des choses matérielles, on examine en général comment tout l’univers est composé ; puis en particulier quelle est la nature de cette terre et de tous les corps qui se trouvent le plus communément autour d’elle, comme de l’air, de l’eau, du feu, de l’aimant et des autres minéraux. En suite de quoi il est besoin aussi d’examiner en particulier la nature des plantes, celle des animaux, et surtout celle de l’homme, afin qu’on soit capable par après de trouver les autres sciences qui lui sont utiles. Ainsi toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale ; j’entends la plus haute et la plus parfaite morale, qui présupposant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse.

**Kant**, *Critique de la raison pure*, Préface de la 2e édition

La *métaphysique*, cette science tout à fait à part, qui consiste dans des connaissances rationnelles spéculatives, et qui s’élève au-dessus des instructions de l’expérience en ne s’appuyant que sur de simples concepts (et non pas, comme les mathématiques, en appliquant ces concepts à l’intuition), et où, par conséquent, la raison n’a d’autre maîtresse qu’elle-même, cette science n’a pas encore été assez favorisée du sort pour entrer dans le sûr chemin de la science. Et pourtant elle est plus vieille que toutes les autres, et elle subsisterait toujours, alors même que celles-ci disparaîtraient toutes ensemble dans le gouffre de la barbarie. La raison s’y trouve continuellement dans l’embarras, ne fût-ce que pour apercevoir *à priori* (comme elle a en la prétention) ces lois que confirme la plus vulgaire expérience. Il y faut revenir indéfiniment sur ses pas, parce qu’on trompe que la route qu’on a suivie ne conduit pas où l’on veut aller. Quant à mettre ses adeptes d’accord dans leurs assertions, elle en est tellement éloignée qu’elle semble n’être qu’une arène exclusivement destinée à exercer les forces des jouteurs, et où aucun champion n’a jamais pu se rendre maître de la plus petite place et fonder sur sa victoire une possession durable. Il n’y a donc pas de doute que la marche qu’on y a suivie jusqu’ici n’a été qu’un pur tâtonnement, et, ce qu’il y a de pire, un tâtonnement au milieu de simples concepts.